DE AMICIS (Edmondo), *Le roman d'un maître d'école*

Traduction, introduction et notes de Mariella Colin, Caen, Presses
universitaires de Caen, 2016, 250 p.

Anne-Marie Chartier

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/histoire-education/3104>

DOI : 10.4000/histoire-education.3104

ISSN : 2102-5452

Éditeur

ENS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2015

Pagination : 133-136

ISSN : 0221-6280

Référence électronique

Anne-Marie Chartier, « DE AMICIS (Edmondo), *Le roman d'un maître d'école* », *Histoire de l'éducation* [En ligne], 144 | 2015, mis en ligne le 31 décembre 2015, consulté le 20 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/histoire-education/3104> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/histoire-education.3104>

Ce document a été généré automatiquement le 20 mai 2021.

© Tous droits réservés

DE AMICIS (Edmondo), *Le roman d'un maître d'école*

Traduction, introduction et notes de Mariella Colin, Caen, Presses universitaires de Caen, 2016, 250 p.

Anne-Marie Chartier

RÉFÉRENCE

DE AMICIS (Edmondo), *Le roman d'un maître d'école*. Traduction, introduction et notes de Mariella Colin, Caen, Presses universitaires de Caen, 2016, 250 p.

- 1 L'Italie a rendu l'école obligatoire en 1877, cinq ans avant la France. Comment a été vécu ce grand changement ? *Il romanzo d'un maestro*, situé dans la décennie 1870-80, montre qu'une fiction peut nous en apprendre plus qu'un savant traité d'histoire. De Amicis a interrompu l'écriture de ce livre pour écrire le célèbre *Cuore* (1886), plébiscité dans les classes, avant d'être jeté aux oubliettes sous Mussolini. Édité en espagnol, en portugais, en français (en 1893), il circule des Alpes à la Cordillère des Andes bien plus longtemps qu'en Italie. En revanche, *Le Roman d'un maître d'école* (1890), accueilli en Angleterre, en Espagne et en Suisse, ne fut jamais publié en France. Disparu des mémoires, il fut ressuscité quand la RAI en fit une série télévisée en 2011. Remercions Marielle Colin, auteur de cette traduction fluide (et allégée : 230 pages et non 510, nous épargnant bien des digressions), de nous faire ainsi visiter sans peine l'école primaire d'une Italie tout juste unifiée.
- 2 Cette fiction est résolument réaliste : De Amicis connaît son Piémont rural, a vu les écoles, collecté les témoignages, interrogé maires, inspecteurs, instituteurs. Dans sa présentation, M. Collin situe avec précision les héritages historiques, les contextes sociaux et les enjeux politiques, familiers au lecteur italien de l'époque, mais pour nous plus lointains que les *Mémoires d'un sous-maître* (Erckmann-Chatrion, 1872) ou que *La maternelle* de Léon Frapié (1904). Le héros fictif, Emilio Ratti est un orphelin ruiné, devenu normalien de 1871 à 1874 par nécessité plus que par vocation. De Amicis met en

scène les rencontres, incidents, conflits vécus avec naïveté, perplexité, désillusion, qui émaillent son entrée dans le métier. Ratti finit par fuir l'école rurale pour la ville. La trajectoire est classique en France comme en Italie, mais De Amicis l'interprète de façon originale.

- 3 Le lecteur découvrira en cours de route tout ce que capte cette focale rapprochée. On suit Emilio Ratti allant à pied vers chaque nouveau poste, se présentant à ceux dont il dépend, ce qui nous vaut des portraits savoureux de maires, délégués aux écoles, curés, inspecteurs, directeurs et collègues, galerie où alternent le pire, le médiocre et le meilleur. Le jeune maître se montre avec tous prudent et poli, tandis que le narrateur commente pour le lecteur ses impressions *in petto*. On pénètre avec lui dans la salle de classe, dans la réunion des maîtres à la mairie, dans la chambre que lui alloue la commune où il dépose son léger bagage. Il s'installe dans la routine du travail et apprend au fil des jours ce qu'il ne doit pas espérer des élèves, des parents, des notables, dans des échanges en tête à tête qui révèlent la « réalité » et délimitent les marges de jeu (confiance, défiance, prudence) dans lesquelles il va devoir à la fois tenir sa place et se tenir à sa place.
- 4 Les saisons se succèdent, avec leurs rituels : messe dominicale (le curé dit en chaire comment il entend régenter ses ouailles), fêtes locales (procession et fanfare), distribution des prix (discours et chœur d'écoliers). Ratti découvre que survivent des classes de hameaux tenues dans des lieux domestiques, ici par un prêtre joyeux et pauvre comme un franciscain, là par de vieilles célibataires aussi dévouées qu'ignorantes. En effet, les maires qui font ou défont les contrats d'embauche se gardent d'interdire ces legs archaïques qui ne leur coûtent rien. La galerie des maîtres s'enrichit : à côté du camarade d'école normale en rébellion contre l'autorité et du célibataire ambitieux en quête d'un bon parti, il croise des figures pittoresques, inclassables, à double face : l'adepte de Lancaster s'avère un alcoolique invétéré, l'inlassable inventeur de méthodes géniales est un rêveur inoffensif, le prêtre majestueux qu'il croit reclus dans des travaux d'érudition se gave de lectures romanesques.
- 5 On finit par rencontrer les maîtresses, confinées à demeure dès que finit la classe. En effet, tenues d'habiter avec un parent, elles doivent défendre une réputation d'autant plus précaire que leur jeune célibat déchaîne les fantasmes et des tentatives de séduction agressives. La jeune pédagogue qui tient tête aux accusations en chaire du curé, comme aux avances d'un édile, est en but à mille ragots (on l'espionne, on lui prête une romance coupable à Turin). La maîtresse laïque est en passe de devenir une figure marquante du village, ni épouse, ni religieuse, mais vieille fille autoritaire, sportive éprise de plein air, femme de lettres écrivant des vers et jeune maîtresse passionnée d'enfance (il en tombe évidemment amoureux). Tous ces collègues, disparates en âge, diplômes, statuts, comportements, idéologies, ne forment pas encore, semble dire De Amicis, un véritable corps enseignant.
- 6 Des villages déshérités aux bourgs plus urbains, le regard du héros s'élargit. À Garasco (1874-1875), Ratti ne sait comment traiter avec exigence, respect et affection ces élèves en haillons qui attendent si peu d'une école dénuée de tout équipement pédagogique. À Piazzena (1875-1877), il sort de sa réserve quand le conflit entre le curé potentat et la jeune maîtresse l'oblige à choisir son camp. Quand il arrive à Altarana (1877-1879), la loi Coppino est votée (1877), révélant que la loi piémontaise sur l'obligation (en 1859) était restée lettre morte. Le maire doit désormais sanctionner les absences, mais il recule

devant les plaintes des parents privés de main d'œuvre : si l'État veut enrôler leurs enfants de force, qu'il paye pour compenser la perte de revenu ! À Camina (1879-1881), il suit un stage pour avoir le brevet d'éducation physique, devenue un enseignement obligatoire. « Il y avait là des vieilles femmes de soixante-dix ans, des prêtres aux cheveux blancs, des instituteurs vêtus comme des paysans, des femmes enceintes », qui regardaient l'enseignant et les agrès, « n'arrivant à comprendre d'aucune façon comment ces instruments de torture et toute cette représentation pouvaient servir à l'école et à la régénération de la population » (p. 178-179). Devant cette assemblée comique et pitoyable, « il n'avait plus honte de ses collègues, il en acceptait avec fierté la fraternité », révolté par la commisération outrageante des nantis et « leur honteuse indifférence pour l'école du peuple et pour ses enseignants ». Dernière étape à Bossalano (1881-1882), où il est d'abord flatté d'être invité par l'élite locale. Mesurant vite le discrédit où sont tenues sa fonction et sa personne, il décide de fuir la solitude sociale du maître de village, étranger au monde paysan autant qu'exclu du monde des notables. Il réussit le concours l'affectant à Turin. Entre temps, il est tombé amoureux, a été éconduit, a sombré dans la boisson avant de se reprendre, et n'a cessé d'hésiter entre sévérité et douceur, mesurant l'écart définitif entre idéal et possible. Pourtant, aux journées pédagogiques de Turin, il se trouve porté par la foule des collègues, retrouve avec joie d'anciens camarades, réussit à fléchir son amoureuse et constate qu'il fait désormais partie de la piétaille enseignante, pour le pire et le meilleur.

- 7 L'originalité de De Amicis est de montrer le ressort paradoxal à cette évolution : elle ne vient ni du plaisir d'enseigner, ni de l'affection de ses élèves, ni de la gratitude de parents reconnaissants, ni d'une estime croissante pour ses pairs. Elle vient de ce que Ratti se sent, comme eux tous, le soutier d'une instruction méprisée des élites. Pris un à un, les maîtres sont souvent médiocres, mais c'est comme corps voué à éduquer les enfants d'une Italie toute jeune, qu'ils méritent d'être honorés. Une fois acquise cette certitude, sa formation est achevée, une autre vie commence. C'est ce futur proche que raconte *Cuore* : dans une école urbaine publique, un ramassis hétéroclite d'enfants de toutes les provinces, de toutes origines, parlant tous les dialectes, est réuni autour d'un maître. En moins d'un an, ils deviendront un groupe solidaire, se sauront fils de la même patrie, auront appris à lire, à écrire et surtout à parler ensemble. En italien.